Converser avec l'atelier martel

Converser avec l'atelier martel, c'est laisser se dérouler une idée, entendre son écho, des perspectives s'ouvrent, un prolongement, un mot, son antonyme... Sans se couper la parole, ni accepter un consensus qu'ils qualifieraient de réducteur, Stéphane Cachat, Marc Chassin et Laurent Noël, au contraire, développent et définissent les contours d'un univers complexe par allers-retours et entrelacements de propos. Du partage au chantier, du territoire au collectif, ils racontent le temps, les lieux, mais parlent aussi de philosophie, d'art, d'architecture et, bien sûr, de l'art d'être architectes.

Les locaux de l'atelier martel, situés dans la rue éponyme du Xè arrondissement de Paris, sont d'abord un lieu de partage. Partage de bureaux, mais aussi des murs et de l'espace de travail avec des artistes, régulièrement invités à investir les lieux. Ce « territoire », associé à l'affinité particulière avec l'art contemporain qui lie ses membres fondateurs, porte le germe de l'agence depuis 2010. Dans cet espace, ni galerie, ni musée, chaque invité fait œuvre avec les murs, le sol, le mobilier même. Ainsi, de février à mai 2015, avec Che che dove dove, Christophe Macé donnait à voir l'éphémère d'un chantier, les invisibles de l'édification par l'emploi de peintures, de plaques de plâtres ou d'enduits inachevés, volontairement interrompus, dans une installation « totale », prenant à partie les matériaux de l'architecture comme du lieu d'exposition.

L'œuvre totale est l'ambition à terme de l'atelier, visant à inclure dans un ensemble indissociable l'art et l'architecture. Très soucieux du respect de l'économie parfois modeste des projets, les trois architectes enseignants conçoivent tout, dessinent tout, contrôlant chaque étape de la mise en œuvre pour fabriquer des « objets qu'on touche, qu'on appréhende ». Leurs références témoignent de cette vision de la discipline comme « art de construire », le baukunst. Stéphane Cachat, Marc Chassin et Laurent Noël citent Auguste Perret, Mies van der Rohe, Louis Kahn, Alvar Aalto, parfois Auguste Choisy ou Eugène Viollet-le-Duc. Une « école » faite de rigueur qui dépasse leurs trois personnalités pour les réunir dans une culture commune du projet. De ces sympathies avec les « maîtres » des XIXè et XXè siècles, il faut y comprendre une mémoire, une culture, la réminiscence d'une attention aux détails, aux matériaux, à la main, à l'artisanat ; d'un temps où « édifier portait ses lettres de noblesse ». Puissant déclencheur, ce romantisme architectural les mène à « vouloir produire des bâtiments intemporels en examinant les questions que les architectes se sont toujours posées ».

Le temps, pour l'atelier, est une permanence. Devant l'évolution du métier, les transformations des conditions de l'exercice et les injonctions à « grandir, se BIMiser, devenir une société de service », les trois associés sont à la recherche d'une architecture plus authentique, d'éléments sensibles, pour conduire le maître d'ouvrage à « fabriquer ce qu'il n'imaginait pas possible ». Et ce, sans mettre de côté les outils numériques ou abandonner la performance que la petite échelle de l'atelier impose. Le temps, c'est aussi celui des lieux. La vitesse toujours plus rapide à laquelle se soumet le monde occidental s'oppose au temps attentif des voyages, qui nourrissent également leur rapport au métier. D'autres figures émergent de leurs observations et expériences en Inde, au Brésil, à Madagascar ou encore en Suisse, où leurs références se font plus contemporaines : Peter Markli, Roger Diener et Miroslav Sik.

Leur posture, « un idéal classique », ne se place ni à contre courant, ni en réaction. Elle est plutôt une façon d'être au monde, une inertie tranquille face à la consommation et aux modes, porteuse de projets. Si la question contemporaine du « développement durable » fait partie de leurs préoccupations, c'est dans un rapport distancié, une conscience de l'environnement et une sensibilité qui leur font dépasser l'écologie comptable pour replacer l'humain, l'habitant et l'architecture au centre du sujet. Plutôt que de penser en termes de règlementations, ils resituent l'écologie dans les gestes traditionnels millénaires et le savoir-faire vernaculaire pour définir « l'architecture comme dispositif qui travaille avec les éléments naturels, l'inertie, le biologique et la thermodynamique ».

L'atelier se veut une somme de parties, simultanée d'un tout, dans une approche de « fabrication horizontale ». Le territoire et le programme d'un projet forment le répertoire de départ qui amorce une discussion dynamique, la défense d'avis multiples ou collectifs autour de la conception. Du territoire et du programme d'un projet, les trois associés élaborent une trame structurelle qui ancre leur travail, avant d'accueillir contraintes, prolongements, complexifications. Ce cadre, qui fixe la pertinence des références convoquées, peut alors être « débordé ». Ils ne prônent pas le consensus, ils assument d'argumenter jusqu'au bout leurs idées, dans un objectif de qualité. Et si site et programme font concevoir par le biais de la fonctionnalité, ce sont les « couches culturelles » qui confèrent une épaisseur au projet. Pour l'atelier, la légitimité est une volonté : il refuse la gesticulation, le déjà désuet pour exprimer le bâtiment par ce qu'il a de plus radical et de plus simple, sa structure.

Le projet en cours, une fois « ouvert » aux collaborateurs de l'agence, est ensuite proposé à un artiste. Après le temps de l'architecte technicien, pragmatique et rigoureux, vient le temps de l'architecte sensible. Le cadre architectural permet à l'artiste invité de s'exprimer, de « donner de l'air au projet ». Cette façon d'observer une méthode intransigeante tout en adoptant une dimension spéculative et esthétique est leur marque de fabrique. Avec l'intervention systématique d'un artiste contemporain, ils affirment leur position, celles d'architectes en hommes libres.

Fanny Leglise